

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 2

Artikel: L'amitié des jeunes filles : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182208>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Et lo lindéman quand l'a voliu allâ pllie lien, la catalare dese dincé à ma mèré-grand :

« Teni-vai ellia toupena Caton, la vo baillo po voû- tra paine, mà, *tsouhi-vos que lai aussé a dé dâo bûro dedin.* »

Ein desint ellia râison, lé ge lai épeluïvont.... Lé bon. Lai avai dza grand temps que la catalare étais via, que la brava Caton avai adé la toupena din lé man et la sorcîré devant lé ge : l'étais tota troblliaié !

Et faut vo deré que din cè temps, lé Bernois, lé sorcî et lé maidzos, sé baillivont lo mot po épouairî lé dzins.

Tant-i-a que ma pourra mèré-grand n'a pas z'u onna bounna nè que le n'aussé boutâ dao bûro din ellia toupena, et que du adon, n'avai rin tant pouerre que quand lo mouaijeu * racilliavé lo fond.

S'est dincé passâ bin dai zannâïés, iô la maison dé mon péré-grand a bin z'u lé sein-né; tantoù l'étai onna modze que sé dérotsivé su lo coumon; tantoù on caion que lai crêvavé ; on autre iadzo la graila que rebiolâvé lé quoquie bokenet dé vegne; mà l'avion ti dai bon brès et dâo coradzo, et l'amâvon mè travaillî d'on' étâila à l'autra que de sé passâ de bûro.

Et quand la Caton la couminci à s'apersaidré que le cassâvé sé coquié, de se dincé a sfants :

« Vos ai très-ti bon côô, vos faut travailli et économisa coumin n'in fè. Vos, lé valets, démausia- vos de bokiets d'ingrebliâo, et vos, lé feliés, dâi taboussés. Et tant que lo bon Dieu vos baillère la via, *tsouhi-vos d'avâi adé dâo bûro din la tou- pena.*

A tot cin que iè pu savâi, l'an sédiu cè conset dè père in valet, et s'in sont gros bin trovâ.

Din lé maison io lâi a ôquié, vo sédé coumin cin va quand sé vint dâi nocés, dâi batzî, dâi z'interréments ; à l'abbaï, ài Brandons, ào boun-an ; l'est dâi tire-bas, dâi revalle-va dé la metsance. Tot lo dzo faut medzi et bairé, bairé et medzi à remollie-mor, tant qu'on le chinte avoué lo dâi.

L'in faut po ti clliâos trains d'ai brecès, dâi bougnets, dâi gatélets et de la tâtra ! Et cè que sé chint lo mè dé tot cè trafi, lé adé la toupena.....

Et nouâtra villie toupena musca, l'in a oïu dansi, tsantâ et plliorâ ! L'in a oïu dâi risardés et dâi contés de totés sortés dé clliâos que fajon dâi brecès !

L'a pu ein ouré dâi ballés asse bin quand ma mèré-grand, dâo temps dâo villio Napoléon, avâi dâi Français à lodzî, et que faillai lão bailli ti lé matins dâ-truffés fre cachets !

Tonneire dé Français ; — que desai, — et lo mouaijeu sé pliantâvé grai din lo bûro.

Toparai lo bûro n'a jamè manquâ, pas pî din lé z'annaïés dé granta tchertâ, in sézé et in dise-sat.

Por mé, mè sovigno adé qu'in quaranté-sat, n'avia dozé livré dé bûro dé Brétaye** po passa nouâtre n'hiver.

Et la toupena musca l'est adé tie, tota rovienta, po deré âi z'infants que clliâos que ne sont ne tsé-

* *Lo mouaijeu*, la spatule.

** Bretaye, pâturage communal d'Orion.

ruppés, ne dé crouïa via, arant adé *dâo bûro din la toupena.*

L. C.

Casino-Théâtre. — La représentation de nos *Bons villageois* a attiré une foule considérable. Cette pièce, l'un des grands succès de V. Sardou, nous dépeint les mœurs villageoises avec une frappante vérité; le paysan s'y montre avec toutes ses ambitions, ses jalousies et ses ruses. C'est l'antagonisme de la campagne contre la ville; la lutte sourde, acharnée de l'homme des champs contre le bourgeois. Tout cela est semé de scènes charmantes, de situations palpitantes d'intérêt, où le comique et le dramatique, alternant sans cesse, rendent l'interprétation de cette œuvre très difficile. Elle est une de celles dont la représentation nous a fait le mieux apprécier les talents et la variété des aptitudes de nos artistes, qui se sont acquittés de leur tâche avec un succès complet. — Le plaisir avec lequel on a accueilli nos *Bons villageois* ne laisse aucun doute sur le genre de pièces qu'il faut aux Lausannois; aussi la direction, qui l'a parfaitement compris, nous promet une nouvelle série de représentations qui ne seront pas moins goûtées.

Le bon vieux pasteur de M*** procédait l'autre jour à la cérémonie d'un mariage. Après la prière liturgique, il adressa, suivant l'usage, quelques pieuses exhortations aux jeunes époux, qui semblaient l'écouter avec l'air d'innocents enfants. « L'homme a ses défauts, leur disait-il, la femme en a beaucoup; supportez-vous mutuellement, et si vous avez des enfants,... comme apparence il y a,... sachez leur donner l'exemple des vertus chrétiennes, etc., etc. »

Un restaurateur, propriétaire de l'hôtel de l'*Aurore* à X..., vient de pousser la réclame à ses dernières limites; appliquant la Bible à son commerce, il termine ainsi une annonce publiée dans plusieurs journaux :

« — Et Joseph pleura et dit à ses frères :
— Mon père vit-il toujours ?
— Et ses frères lui répondirent :
— Certainement, et il se porte bien, car il déjeune et dine tous les jours à l'hôtel de l'*Aurore*.

L'amitié des jeunes filles.

IV

— Un moment, s'écria Alvine, distinguons. Ce que vous aimez en lui, c'est sa libéralité, rien de plus. Evidemment, Alvine était jalouse. Quant à Lisbeth, elle se contenta d'approuver, d'un geste muet, ce que celle-ci venait de dire.

— Cette main, répondit Léonie, ne sera pas moins libérale pour vous, et, dès que je serai l'épouse de Milo, vous coulerez l'une et l'autre des jours plus heureux.

A l'ouïe de ces paroles, les yeux de Lisbeth brillèrent, et elle adressa un geste de remerciement à sa généreuse amie.

Alvine, au contraire, baissa les yeux en soupirant et déclara que ce qu'elle désirait le plus ardemment était le retour de

son Henri ; la guerre l'eût-elle même rendu manchot ou privé d'une jambe, il serait encore le bien venu. Elle se livra alors à une profonde rêverie.

— Les inquiétudes sont de mauvais hôtes, lui dit Léonie. Personne ne peut, par ses soucis, changer quoi que ce soit à son sort : bois, mange, et laisse toute idée lugubre.

— Il faut que je m'en aille, dit Lisbeth, ma mère ne saura pas ce que je suis devenue.

— Et moi, ajouta Alvine, je ne saurais tenir en place une minute de plus.

— C'est bien dommage pour mon punch, dit Léonie. J'espérais qu'il ferait disparaître tout souci.

— Puis elle remplit de punch une bouteille qu'elle remit à Lisbeth, avec un paquet de biscuits, en disant : Tiens, ma chère, voilà pour notre brave Féodor, qui s'est comporté comme un homme, ce matin, vis-à-vis de cet indigne bijoutier.

Et les deux filles prirent congé de Léonie.

Chemin faisant, Alvine dit à Lisbeth : As-tu remarqué que le futur de Léonie porte une perruque, une fausse barbe et des moustaches postiches ?

— Non, certes ! C'est une erreur de ta part, Alvine ! te laisserais-tu aller à l'envie ?

— Je n'ai aucune velléité d'envier le bonheur de Léonie, et lors même que son prétendu la couvrirait d'or et de pierreries, je préférerais toujours mon jeune et beau chasseur à une momie embaumée.

En rentrant, Lisbeth trouva sa mère et Féodor qui l'attendaient. Elle leur remit les cadeaux qui leur étaient destinés. Féodor fut enchanté du compliment de Léonie. Quant à la mère et à Lisbeth, une autre surprise leur était réservée. En ouvrant le paquet de biscuits, elles y trouvèrent, soigneusement enveloppées dans un papier, les boucles d'oreilles que Féodor avait été chargé de vendre le matin. Sur le papier était écrit au crayon : « Me trouvant, d'autre part, suffisamment pourvue de bijoux, j'ai l'honneur et le plaisir de renvoyer, sans autres frais, ces boucles d'oreilles à leur première propriétaire, comme gage de mon estime et de mon amitié. » (Signé : LÉONIE.)

— Si ma Léonie est légère, il faut convenir qu'elle a un excellent cœur, dit Lisbeth attendrue jusqu'aux larmes.

La mère joignit les mains et invoqua toutes les bénédictions du ciel sur la jeune danseuse du théâtre de Sa Majesté.

Une semaine ne s'était pas écoulée. Nous retrouvons Alvine assise sur un petit banc. Léonie et Lisbeth sont debout devant elle. Ses mains sont jointes sur ses genoux. Sa figure est pâle et baignée de pleurs ; ses yeux sont fixés vers la terre. Léonie et Lisbeth la contemplent en silence.

Enfin, un long sanglot s'échappa de la poitrine d'Alvine, et ses yeux se remplirent de larmes.

— Il n'y a que le temps qui puisse rendre moins cuisantes de telles douleurs, dit Léonie à l'oreille de Lisbeth.

Il est, dans la vie, des situations pour lesquelles les paroles manquent.

Après un long silence, Alvine, en proie à un profond désespoir et se torturant les mains, s'écria d'une voix éteinte : « Mort ! mort ! celui que j'aimais, celui en qui j'avais mis toute mon existence ! Là-bas, dans cette terre gelée, sur ce sol ennemi, ses camarades l'ont enseveli, puis ils ont planté sur sa fosse une simple croix de bois, avec son nom : Henri Mai. »

Et, se dressant avec transport, elle s'écria, les yeux étincelants et d'une voix terrible : « Si j'étais homme ! je m'arrêtais d'un couteau, j'irais, au nom de l'humanité, demander raison aux impies auteurs de ces massacres, raison de la mort de mon Henri et de celle de tant d'autres qu'on a arrachés à leurs familles, pour les mener à la boucherie. Non, ne m'interrompez pas, dit-elle à ses deux amies qui cherchaient à la calmer, il n'est point de consolation pour la perte de mon Henri. Toi, Lisbeth, tu aimes ta mère et ton père, et moi, Léonie, tu n'aimes que les richesses et les cadeaux de ta vieille tête à perruque... »

— De tels propos, à moi ! interrompit Léonie, haussant les épaules. Mais je dois te les pardonner dans l'état où tu es.

— Plusieurs fois déjà, poursuivit Alvine, j'ai voulu, au passage des trains, mettre mon cou sur les rails, pour en finir avec ma torture. Savez-vous pourquoi je ne l'ai pas fait ? C'est parce que je veux attendre que la guerre soit finie, alors je me rendrai, à pied s'il le faut, à Paris. Je chercherai, je trouverai le tombeau de mon Henri, et là... et là... la mort nous réunira !

Lisbeth prit la tête d'Alvine, la pressa affectueusement contre la sienne, et les deux amies restèrent longtemps muettes devant une telle douleur.

Cependant le docteur Baumann, médecin du théâtre, continuait à visiter la veuve du peintre Willkomm, bien que celle-ci fût presque entièrement guérie. Cet acte d'humanité était d'autant plus digne d'éloges, que la veuve demeurait à un quatrième étage, et qu'il n'y avait aucun honoraire à tirer de la pauvre femme. Le docteur Baumann était doux et compatissant ; aussi était-il adoré de tout le personnel du théâtre.

— Toujours assidue à votre broderie, dit Baumann à Lisbeth, dans une de ses visites. Je vous le répète, si vous continuez à travailler de la sorte, vous serez atteinte de chlorose, d'hystérie et de maladie de foie.

— Mais je ne me sens aucun mal répondit Lisbeth, en tournant vers le docteur son charmant visage, dont la rougeur croissante démentait les craintes du médecin.

— Oui, oui, sans doute, vous êtes bien portante aujourd'hui ; seulement, du train dont vous allez à l'ouvrage, cela pourrait bien ne pas durer longtemps. Pour maintenir votre santé, il vous faut, au moins chaque jour, deux heures de promenade à l'air libre.

— Mais le temps n'est guère encourageant, répondit Lisbeth avec un sourire d'incredulité ; voyez donc comme il neige, et puis ce vent froid...

— Cela n'y fait rien, répondit Baumann. Il faut s'habituer à tous les temps. Voyez donc si je me porte mal, et pourtant je trotte par la pluie, par la neige, par le gel, par le vent, par l'orage.

— Oui, mais en courant vous faites vos affaires, tandis que moi, qui ai souvent des commandes à jour et heure fixes, je me trouverais joliment en arrière si j'essayaïs de me promener.

— Que brodez-vous en ce moment ?

— Un mouchoir de poche en batiste, pour une comtesse polonoise.

— Votre ouvrage est vraiment beau, il est réellement artistique. Combien vous paie-t-on pour un tel travail ?

— Deux thalers.

— Et combien de temps employez-vous à le faire ?

— Au moins dix à douze jours.

(A suivre.)

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

Dimanche 12 janvier 1873

Une 2^e représentation demandée de

LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE

Pièce en sept actes, par Octave Feuillet.

LA GRAMMAIRE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures précises.

Jeudi 16 janvier 1873

LES VIVACITÉS DU CAPITAINE TIC

Comédie en trois actes.

LA MUSIQUE

Comédie en un acte, dans laquelle Mme Mauléon remplira 2 rôles

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.